

1^e réfractaire

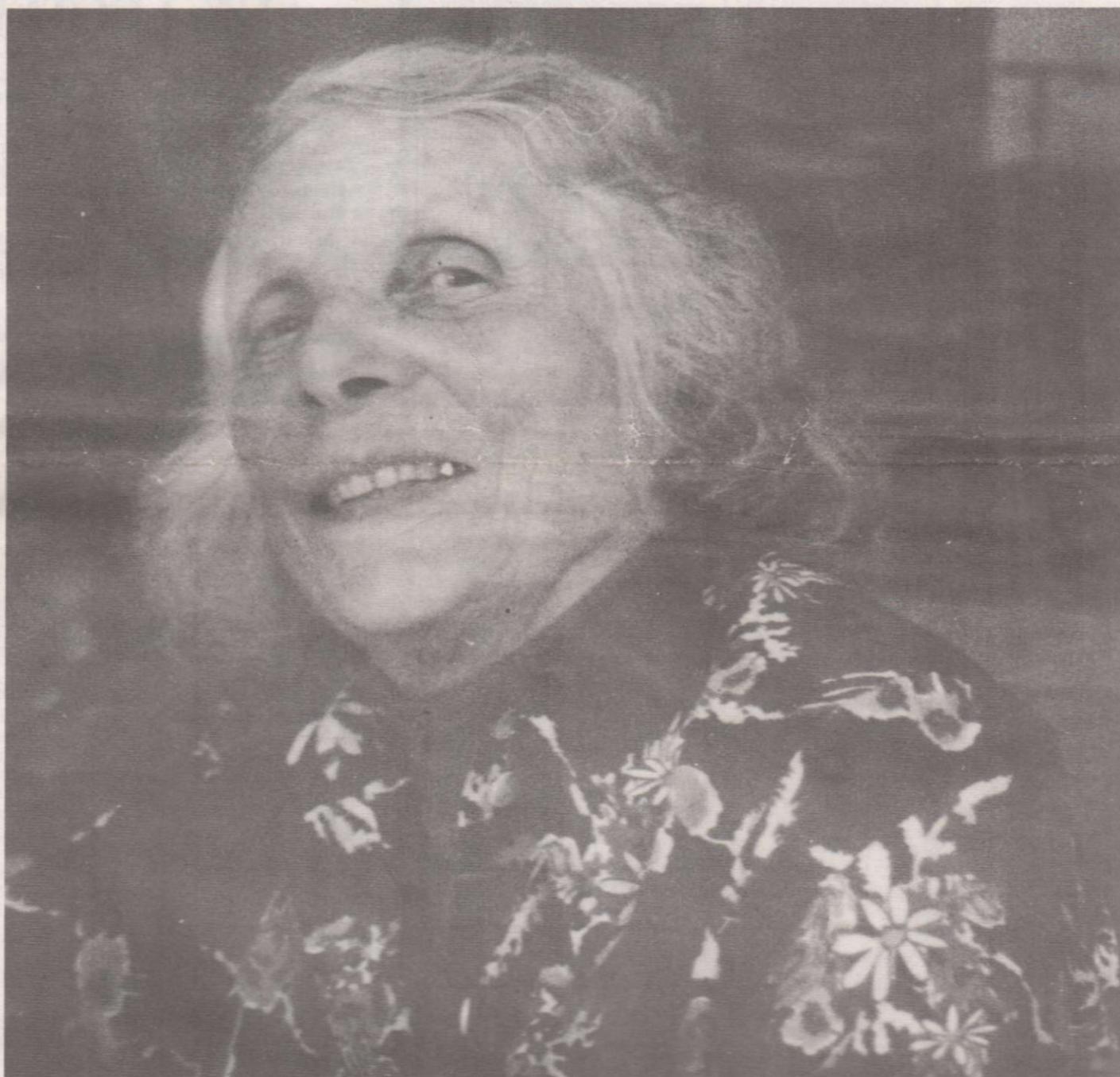
ORGANE LIBERTAIRE POUR LA DEFENSE DE LA PAIX ET DES LIBERTES INDIVIDUELLES

LES « AMIS DE LOUIS LECOIN »

N° 83 - DÉCEMBRE 1983 - 5 F

Elle sera toujours parmi nous

MAY PICQUERAY



« Je crois avoir, pendant ces longues années (qui m'ont paru si courtes) été fidèle à mon idéal, à mes amis, à Louis Lecoïn.

Que les jeunes (et je pense particulièrement à ceux, nombreux, qui m'ont manifesté leur sympathie, leur amitié, leur estime) reprennent le flambeau, qu'ils s'instruisent, ne ménagent pas leur peine.

Si les événements évoluent (et malheureusement, ils n'évoluent pas en bien !), la philosophie anarchiste est toujours d'actualité. Elle est réalisable et c'est la plus belle chose, celle qui apportera à l'homme le bonheur, dans la liberté et la joie de vivre.

Vive l'anarchie ! Allez, les jeunes ! Allez ! pour l'amour, la fraternité, la liberté ! »

May

Le dernier article

Il est extrêmement périlleux de vouloir communiquer avec un compagnon parti pour un voyage définitif. Depuis ton départ, j'ai un tas de choses à te dire, il m'est impossible de croire que tu as quitté Le Pré-St-Gervais. Cependant, que de problèmes à débattre, que de turbulences dans ce monde détraqué s'acheminant, dans sa folie, vers un solide conflit qui aboutira à un silence total. Reconnais, chère May, que tu pars en voyage en un moment bien fourni en incohérences mondiales. Ce n'est pas encore l'incendie, mais on entend crépiter beaucoup trop d'étincelles pour ne pas se sentir un peu inquiet.

Toi, réfractaire aux idéologies fumeuses des religions et des clans politiques, plus verbeux qu'actifs, tu incarnes réellement l'éthique anarchiste. Depuis la fondation de notre « Réfractaire », tu es un vivant exemple de ce que peut réaliser un être volontaire. Ceux qui ne savent pas ce qu'était la réalisation de ce journal doivent comprendre que la somme de travail exécutée à chaque tirage était l'œuvre d'une seule femme, têtue, et acharnée à réussir. Le rassemblement des articles, lettres, téléphone, puis conception du numéro et voyage dans l'Aisne à l'imprimerie. Retour à Paris, parfois dans la nuit ; ensuite, prise de l'édition gare du Nord, le transport, le pliage, avec une équipe de plus en plus réduite, et le final avec l'expédition : tout ce ballet de fatigues épuisantes s'accomplissait grâce à toi depuis 1974.

Comme si toute cette débauche de courage ne suffisait pas à combler ta fringale de travail, ton domicile était devenu le parloir pour les insoumis et les objecteurs venant auprès de la « mère charitable » chercher des conseils et un solide soutien. Pour moi, tu étais mon médecin moral, et pour bien d'autres aussi. Souviens-toi de ta volonté et de la façon dont tu m'as secoué cet été, en Bretagne ; on discutait de la date possible du prochain numéro, octobre peut-être ? Je te quitte. Tu sais, ta façon de croire toujours, malgré les échecs, à la même idée, cela t'as permis de garder ton éternelle jeunesse. Toi, l'incroyante, tu as cru toujours, jusqu'à la fin, en la perfectibilité de cet animal déroutant qu'on désigne sous le nom d'homme. Salut à toi, notre Mère Courage.

Francis Agry



Sur le plateau du Larzac avec ces jeunes qu'elle aimait tant et qui, avec elle, disaient « non à toutes les armées, non à toutes les guerres ».

A propos du film

« ECOUTEZ MAY PICQUERAY »

Un témoignage de Bernard Baissat

Je termine actuellement le film sur May et, tous les jours, à travers les dialogues, May me parle encore. Aujourd'hui, après son départ, mon regret est de ne pas avoir pu lui montrer son film achevé.

Je dois dire que faire un film sur May Picqueray n'a pas été une chose simple. Non pas parce qu'elle ne se prêtait pas à la mise en scène, au contraire, elle comprenait tout de suite ce que l'on attendait d'elle et savait très bien utiliser la caméra pour faire passer ses messages, mais parce que sa générosité et son souci de voir figurer tous ses amis dans le film nous entraînaient sur de multiples pistes. C'est ainsi qu'elle a voulu d'abord qu'interviennent les « anciens », ses compagnons de lutte, puis les jeunes, objecteurs et insoumis, dont elle s'occupait. Elle a aussi voulu parler de ses initiateurs : Sébastien Faure, Louis Lecoin et des collaborateurs du « Réfractaire ». Si je n'avais pas ramené de temps en temps le sujet sur elle, les spectateurs n'auraient pas su grand-chose de ses combats et de sa vie de militante.

Elle m'avait fait le plaisir de suivre avec beaucoup d'intérêt la fabrication et la diffusion de mes films précédents sur André Claudot, Jeanne Humbert, Eugène Bizeau, la Bourse du Travail de Paris. Elle a suivi avec le même intérêt toutes les phases de la fabrication du film sur son combat. Elle cherchait et trouvait toujours des documents rares à

montrer, ayant sans cesse le souci d'instruire et de donner l'exemple aux jeunes générations pour les encourager à continuer le combat entrepris. Jusqu'au bout, elle a travaillé avec moi sur le découpage et la sélection des séquences. Naturellement, la matière était très abondante et il fallait faire des choix. Elle me disait toujours, quand je lui parlais de couper : « Il vaut mieux me couper moi et laisser les copains. » Tous les copains sont donc restés. Même s'ils apparaissent de façon fugitive, ils sont tous là. Du moins ceux que nous avions pu filmer. May regretterait d'ailleurs que tous ne puissent être à ses côtés !

J'espère être resté fidèle à May.

Militante au grand cœur, elle a inspiré les hommes et les femmes qui ont eu la chance de faire avec elle un bout de chemin.

Je souhaite que tous ceux qui l'ont aimée la retrouvent telle qu'ils l'ont connue.

Bernard Baissat

Le film « Ecoutez May Picqueray » sera projeté pour la première fois le samedi 17 décembre, à 10 heures, au cinéma Studio Saint-Séverin, 12, rue Saint-Séverin, Paris 5^e, métro : Saint-Michel.

Vous êtes tous cordialement invités.

BERNARD BAISSAT

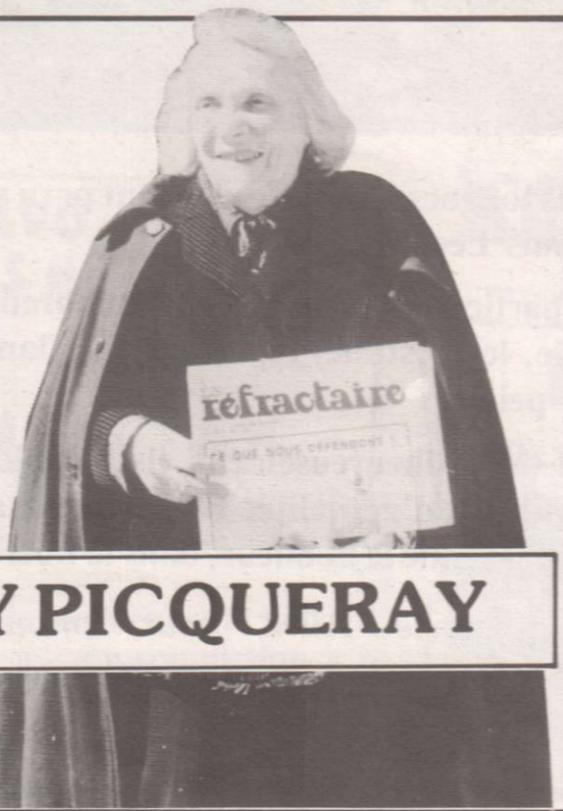
vous invite

le samedi 17 décembre 1983, à 10 heures

au cinéma

STUDIO SAINT-SEVERIN, 12, rue Saint-Séverin, Paris 5^e, métro : Saint-Michel - tél. 329.32.83

à la première projection de son film :



Ecoutez MAY PICQUERAY

AUX LECTEURS

MAY savait bien que son journal, son « enfant » disparaîtrait avec elle, pour différentes raisons.

Elle n'avait laissé aucune consigne pour son fichier d'abonnés, mais il est certain qu'elle savait que Pierre Martial, animateur de « Avis de Recherche », saurait l'utiliser pour le meilleur. Elle voulait en discuter avec lui, et puis la maladie, la souffrance, les drogues...

Je suis, quant à moi, persuadé qu'il est en de très bonnes mains.

Lucien

Une belle et noble vie

INSURGÉE permanente, May fut aussi peu résignée à l'absurdité de notre condition périssable qu'aux injustices sociales qu'elle a toujours combattues. Elle avait une telle envie de vivre ! Elle s'accrochait si fort à l'existence que ceux qui l'entouraient finissaient presque par croire à l'improbable... La vie, qui n'est qu'une exception dans l'univers, lui semblait d'autant plus précieuse qu'elle y est plus rare. Mais l'impitoyable loi naturelle, si elle accorde des sursis, ne fait grâce à personne ; l'échéance vient sans faute ; ce fut pour May ce 3 novembre au petit matin.

J'avais fait tardivement sa connaissance, ce qui s'explique par ma situation longtemps provinciale. Aussi, pensant bien que d'autres diront ses œuvres et ses mérites, sa vocation à embrasser les causes justes et humaines, à défendre les faibles, les pauvres, les opprimés, j'affecterai simplement ces quelques lignes au souvenir.

J'ai manqué très peu des récréations en camaraderie que May organisait naguère au début de chaque année dans la salle des fêtes de la mairie du Pré-Saint-Gervais en vue de réunir quelques fonds pour la propagande. C'était toujours très sympathique. Léo Champion contait des gaudrioles ; Charles Bernard faisait en fin diseur son numéro d'humour froid ; René-Louis Lafforgue, qui devait se tuer en voiture dans le sud de la capitale, chantait sa sempiternelle « Julie la Rousse » ; Léo Noël - disparu lui aussi prématurément - venait moudre son « Piano du pauvre » (à bretelle) ; et May soulignait le spectacle d'un laïus cordial et communicatif que tout le monde applaudissait. A l'entracte, Louis Louvet ou quelque autre distribuait les lots auxquels donnait droit chaque pochette-surprise, au milieu d'une joyeuse cohue où l'on reconnaissait les visages familiers qu'elle est allée rejoindre : Clément Fournier, Lauron-Néjean, Louis Simon proposant ses « Cahiers

des Amis de Han Ryner » et tutti quanti.

Entre-temps, Louis Lecoin avait fondé « Liberté » et May lui apportait régulièrement son concours. Elle venait à l'imprimerie corriger épreuves et morasses ; cela dura jusqu'à la disparition du vieux lutteur antimilitariste et libertaire et de sa fougueuse revue. « Liberté » ayant cessé d'exister, c'est alors qu'elle créa son « Réfractaire », pour lequel elle ne craignit pas de reprendre, en le mettant au singulier, le titre d'un recueil de chroniques de Jules Vallès. Une collaboration clairsemée de ma part maintint entre nous le contact. Je la revis, toujours active, toujours passionnée - malgré des périodes de ralentissement imposées par les premières alertes du mal -, une fois chez Fernande Vaugeois, une fois au « Canard enchaîné » où je lui apportais des livres. Et puis, le mal progressa. Elle me téléphona, un jour qu'elle n'était pas en forme, pour me demander d'aller à la gare du Nord chercher les épreuves de son brûlot, composé à Saint-Quentin dans les ateliers de « L'Aisne Nouvelle ». De saison en saison, les malaises, les incommodités s'accroissaient. Elle dut cesser, au printemps de 1983, la publication du « Réfractaire ».

Notre dernière rencontre fut à son chevet, à l'hôpital Cochin. On retiendra que, après avoir subi les examens préalables, elle retarda volontairement son opération afin d'aller souhaiter bon anniversaire à Eugène Bizeau, qui venait d'atteindre ses cent ans. Surmontant souffrances et faiblesse, elle avait tenu à faire d'abord ce geste d'amitié.

S'il est vrai que « ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent », May Picqueray a vécu intensément une belle et noble vie. Le livre où elle la retrace en donne un frémis-sant aperçu et invite à s'en inspirer tous ceux qu'anime une révolte ou qui cherchent une lumière.

P.-V. Berthier

May la réfractaire

A sa mémoire

J'apprends avec chagrin que May la réfractaire,
May, la fleur de révolte et des virils discours,
Qui tenait, ferme et haut, le flambeau libertaire,
A l'hôpital, hélas ! vient de finir ses jours.

Rien ne sert de gémir dans l'ombre et le mystère ;
Contre le sort fatal il n'est aucun recours...
Mais ma douleur muette éclate en sanglots lourds
Quand un ami nous quitte et qu'on le porte en terre.

Redonnant du courage aux cœurs désenchantés,
En exaltant la paix et la fraternité,
Celle que nous pleurons fit face à la souffrance

Jusqu'au jour où chacun s'en va « les pieds devant »...
Et pour ses compagnons de lutte et d'espérance
Le souvenir de May sera toujours vivant.

Eugène Bizeau



LA MORT DE MAY

MAY nous a quittés. Je parle de ceux qui, au « Réfractaire », l'entouraient et de nos fidèles abonnés en général. Moi, j'ai perdu une amie à laquelle, depuis le premier numéro du « Réfractaire », j'ai apporté une collaboration sans faille.

C'est en 1946, après la guerre de 1939, que nous nous étions rencontrés. May était correctrice de presse dans le même local que moi, et, très vite, elle est entrée au journal qui m'employait. Nous avons tout de suite sympathisé et cette sympathie s'est poursuivie pendant près de quarante ans. Dire ce qu'elle a été et les joies pures qu'elle nous a données demanderait des colonnes.

Se retrouver chaque soir assis côte à côte dans le « cassetin » de « Libération » me faisait oublier que je venais là pour travailler. J'y retrouvais Georges Vidal, un autre réfractaire en même temps qu'une nature d'une qualité peu commune. Il y avait aussi Rirette Maîtrejean et parfois Alzir Hella qui, tout en étant le chef de l'équipe, se

faisait remplacer neuf jours sur dix.

Ces trois amis ont disparu. Nous restions les seuls, May et moi, de cette équipe qui travaillait en chantant.

Autour de nous, il y avait les linotypistes et les typos. Etroitement mêlés à eux dans les grèves et les revendications professionnelles, nous participions à leurs agapes, à leurs sorties en car et à ces fameux « A la santé du confrère » où, sur le marbre de l'atelier, s'alignaient les flacons et la boustifaille pour fêter un des nôtres ou un événement syndical important.

C'est là que May, de sa voix admirable, nous chantait « Rue Saint-Vincent ». Il fallait voir l'émotion qui s'emparait alors de tous les assistants. L'ambiance montait à son plus haut degré.

Profondément intégrée dans les travailleurs du livre, May, depuis 1946, partagea tous les combats et toujours au premier rang.

Mais son activité ne se limitait pas là. On la voyait dans toutes les manifestations dirigées con-

tre le pouvoir, celui des politiques et celui de l'argent. Son antimilitarisme n'avait d'égal que son internationalisme et la défense de la paix, envers et contre tout.

Et je ne parle pas de son action syndicale contre la mainmise sur la Fédération du Livre par les dirigeants du P.C. et de la C.G.T.

Puis, il y a eu sa collaboration avec Lecoin, prélude à ses neuf années de combat qu'elle a livrées dans « Le Réfractaire ».

C'est là qu'elle a donné toute sa mesure, montré toute son énergie, son esprit d'organisation et manifesté ce qui a fait d'elle une authentique réfractaire.

Nous avons été quelques-uns à l'aider dans cette tâche et à faire en sorte que « Le Réfractaire » soit à la hauteur de cet apostolat.

C'est dire notre tristesse, notre immense peine. Mais aussi notre volonté de nous inspirer tant que nous le pourrions de l'exemple que May nous a laissé.

Marcel Body

De toute façon on ne se quitte pas May

Je lui avais pourtant dit : « Accroche-toi, on a besoin de toi ».

Elle m'avait pourtant répondu qu'elle n'était pas disposée à se laisser aller.

Et je l'avais crue : May, c'était pas le genre à plaquer les copains.

Quand de jeunes fous, après un coup tordu, ont l'inconscience de venir lui demander un service qui peut l'envoyer en tôle, elle écoute, elle ne discute pas, elle accepte. Risquer des années en prison à quatre-vingts ans, c'était ça son genre. Courageuse, généreuse et fraternelle.

Dans sa dernière lettre, elle me confiait : « J'ai du mal à écrire, pourras-tu me lire ? Ça me ferait mal au ventre de lâcher « Le Réfractaire » mais il faut pouvoir tenir le coup. »

Je savais tout ce qu'elle avait supporté, mais pour qu'elle se pose la question, elle, de la possibilité de pouvoir tenir le coup, il fallait que son état soit très grave.

Très grave, je le savais. Mais pas désespéré : elle ne pouvait pas nous lâcher. Impensable. Une femme plus qu'octogénaire qui vous écrit de la maison de repos où elle se remet d'une longue opération : « Ce qui m'ennuie, ici, c'est d'être avec des vieux », une femme pareille ça reste jeune. Eternellement.

Mais qu'est-ce qu'ils ont tous ? Brassens qui se tire avec mes souvenirs de l'époque du « Libertaire ». Mais celui-là, à une courte parenthèse près, je l'avais perdu de vue depuis pas mal de temps. Louis Lecoin avec qui j'avais fait un bon bout de chemin du temps de « Liberté » qui s'en va. Et d'autres, moins connus.

Et maintenant May Picqueray !

Merde, alors ! On n'était pas si nombreux. Et ils ont peut-être encore besoin de nous, les autres, les jeunes, les héritiers. Peut-être. Même s'ils ne le savent pas. Même s'ils ne le croient pas.

Tenez, ceux qui « ont fait » mai 68 ; ils ignorent que sans Louis Lecoin, sans May Picqueray, sans tous les autres camarades, il y a quarante ans, mai 68 n'aurait pas eu lieu.

Ils ont entassé quelques pavés. Ils ont barbouillé nos idées sur les murs. Bravo ! On y était aussi, mais nous, ça faisait trente ou quarante ans que nous le préparions, mai 68. Et nos idées, nous non plus, nous ne les avons pas inventées. Pas toutes.

Mai 68, ça n'a pas été une réussite, mais certainement pas un échec. On en reparlera dans un siècle, vous verrez. Et, pour le prochain, ils feront mieux, nos successeurs. Et May y sera pour quelque chose.

Non, elle ne nous a pas abandonnés.

Rendez-vous à la prochaine barricade, May. Rendez-vous au prochain article, à la prochaine manif. Rendez-vous partout où des hommes lutteront pour défendre la paix et la liberté. Rendez-vous partout où il faudra se battre contre l'agressive connerie humaine.

Elle y sera. Elle reste avec nous.

Dire que dans sa dernière lettre, elle râlait contre le bla-bla-bla de certains camarades... Comme bla-bla-ancien-combattant, je t'ai bien servie, May.

Il est peut-être temps que je me tire, moi aussi.

Allez, salut, May ! De toute façon, on ne se quitte pas.

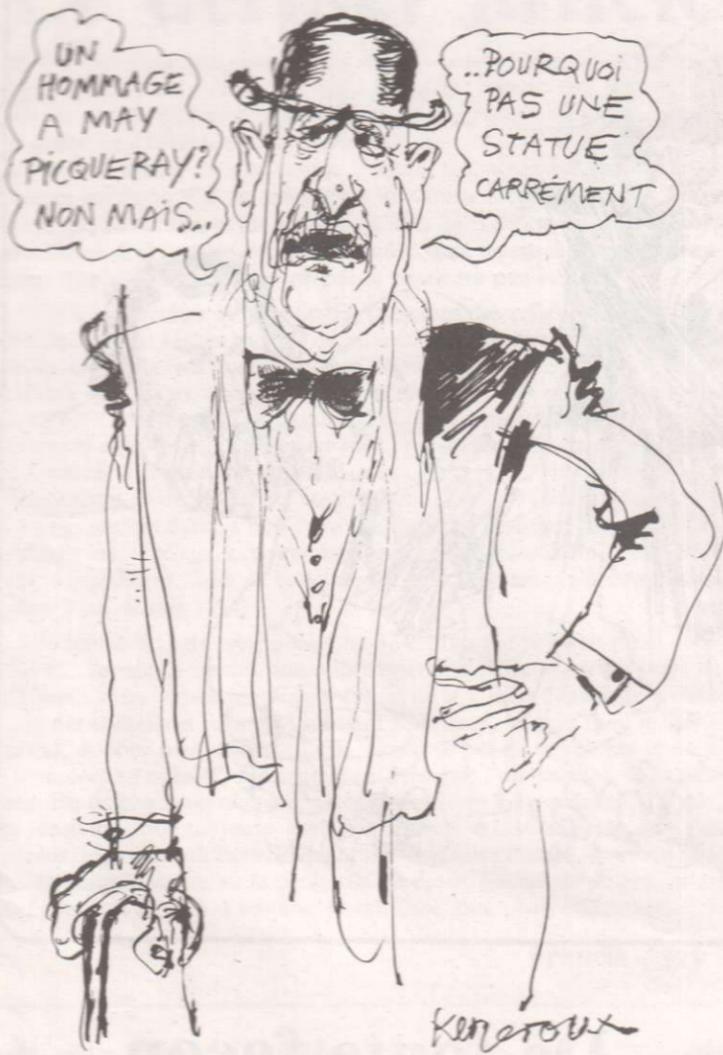
R. Cavanié



May Picqueray, le 22 mai 1980, au local du « Réfractaire », rue Saint-Martin.

(Photo Bernard Baissat)

Un itinéraire exemplaire



JE ne veux pas laisser partir notre grande amie May sans me joindre à ceux qui ont voulu, ici, lui rendre un hommage combien mérité.

Aussi loin que remontent mes souvenirs (cela nous reporte aux années vingt), je la revois avec son petit col claudine, l'allure décidée, volontaire, toujours présente là où se portait l'action tant anarchiste que syndicaliste révolutionnaire.

Il fallait la voir à l'œuvre, particulièrement lors des manifestations pour la paix, la liberté ou la justice sociale. Ardente, fonçant au-delà de toute prudence, elle ne craignait pas d'affronter, au premier rang des manifestants, la meute déchaînée des forces de l'« ordre ».

Certes, c'était une cabocharde, une frondeuse pas toujours commode tant dans les discussions que dans l'élaboration de l'agitation propagandiste. Ce que compensait sa nature généreuse qui la portait d'instinct au secours des plus démunis, des victimes de l'oppression s'exerçant sous toutes les latitudes.

Mais, c'est surtout sa haine de la guerre qui allait dicter sa prédilection pour la défense des réfractaires et des insoumis. Ce qui devait la conduire tout naturellement auprès du courageux lutteur, notre cher et regretté ami Louis Lecoin, et à l'aider par une assistance de tous les jours dans son combat pacifiste.

On sait que, celui-ci disparu, elle entreprit d'assumer la continuité en lançant « Le Réfractaire » afin de maintenir dans le mouvement pacifiste l'orientation libertaire observée par Lecoin dans son journal « Liberté ».

Pourtant, le besoin d'agir la démangeait et, malgré des ennuis de santé répétés, elle lâchait de temps à autre la beso-

gne du journal pour rejoindre les combattants pacifistes en quelque lieu que ce soit.

Telle était et telle fut jusqu'au bout de sa vie tourmentée notre brave « May la réfractaire ».

Comme notre Louis, elle est tombée sur le tas, au champ d'honneur du pacifisme. Et, confusément, avec elle, on sent que c'est un peu de nous-mêmes qui s'en est allé.

Cependant, pour ceux qui restent, les problèmes demeurent et le combat pour les surmonter continue. Face à l'adversité, il appartient à la grande famille anarchiste, à travers les épreuves, de resserrer ses liens pour s'efforcer de combler le vide laissé par ceux qui nous quittent.

Nicolas Faucier



May vendant à la criée l'un des tout premiers numéros du « Réfractaire ».

Au revoir, May

J'ASSISTAIS à une réunion sur les objecteurs de conscience organisée par la Ligue des droits de l'homme, dans un local du Grand Orient. M^e J.-J. de Felice, l'avocat des objecteurs, animait le débat. Un quidam l'interpelle, argumente quelques âneries contre l'objection et prend position en faveur des comités de soldats. Soudain, une petite bonne femme se lève, furibarde, pour clouer le bec de l'individu. Un cri venant droit du cœur et plein de bon sens. Moi, j'étais assis derrière elle, et je me suis bien marré ! Ce fut ma rencontre avec May. « Bonjour, May ! » A la fin de la séance, nous sommes restés un petit groupe à discuter avec elle. « Viens me voir à mon journal, rue Saint-Martin », me dit-elle.

J'y suis allé de nombreuses fois, depuis ! J'y passais souvent le soir, car je ne bossais pas loin, à l'époque. Autour d'elle, nous étions une petite équipe qui l'aidait à préparer le journal. Elle était ravie quand je lui apportais des dessins. Ou un article, fût-il mauvais... elle corrigeait si bien ! « C'était mon boulot », disait-elle. Parfois, en pliant le journal, on chantait « Le père peinarde »,

Charles d'Avray... On se marrait bien, aussi, car, contrairement à d'autres militants, elle avait le sens de l'humour, et elle était gaie. Elle nous remontait souvent le moral, d'ailleurs, à nous qui n'avions que 20 ans et quelques. Vive et spontanée, elle semblait bien plus jeune que nous, parfois ! Et pourtant, quel riche passé elle avait ! De temps en temps, elle nous en contait quelques extraits. Rarement, car elle n'était pas vaniteuse pour un sou et n'aimait guère parler d'elle-même.

J'aimais bien descendre avec elle dans la rue. On vendait le canard. Je me rappelle d'une manif antinucléaire à Nogent-sur-Seine. Nous étions partis tous les deux avec une centaine de numéros. « Tu ne crois pas qu'on fait un peu moutons à suivre les autres comme ça ? », demandait-elle. Ou bien : « Il va flotter ! Notre amour antinucléaire n'ira pas jusqu'à ce qu'on se mouille », rigolait-elle. (Ce qui ne l'empêchera pas, à Malville, d'affronter la pluie, la boue... et les C.R.S.). Nous sommes revenus les mains vides, et c'était un triomphe pour elle : « Tu comprends, c'est pour la propagande. » On parlait

d'anarchie pendant des heures. Elle me fit souvent découvrir des « auteurs » que je connaissais peu, ou mal. Elle me parlait beaucoup de Sébastien Faure et me passait des brochures. Moi, j'aimais bien Pouget et son jargon. « C'était vraiment marrant, contait-elle, et pas con ! » Elle avait su, également, évoluer avec son époque. Elle adaptait très bien ses idées avec son temps, contrairement à d'anciens militants parfois désemparés face aux réalités du moment. Bref, elle n'a jamais vieilli, May. Pourtant, aujourd'hui, elle nous a quittés, et il va falloir « faire sans elle ». Ce ne sera pas facile. Dur, sûrement. Pour moi, en tout cas, car j'allais souvent la trouver lorsqu'il m'arrivait de douter.

Personne ne devrait pleurer, pourtant, car elle nous botterait le cul (affectueusement, quand même). Mais, c'est con, on ne peut pas faire autrement. Ce sera, le seul et unique mauvais coup qu'elle nous aura fait, mais ça, nous lui avons déjà pardonné.

Au revoir, May. Je t'aime. Nous t'aimons tous.

Dominique



Dominique

« A May. » Continuons le Combat.

Merci, May !

MON état de cinéophile impénitent ne me permet guère d'évoquer la chère May à travers ma discipline d'élection. Encore que, lorsqu'elle me proposa - par Margot Estour interposée (ma compagne disparue) - de collaborer au « Réfractaire », j'acceptai avec le sentiment de recevoir, par là, le plus grand honneur de ma modeste vie.

Non que le cinéma ne l'intéressât, car sa culture artistique était aussi brillante que sa culture sociale (à commencer par la peinture, à travers son genre Malkine). Mais sa vie, dévouée entièrement aux autres, ne lui laissait guère le temps de s'occuper de films autres que militants et, notamment, de la série de Bernard Baissat, qui auront aussi le mérite de nous conserver son image animée.

Mais je me rappelle sa joie et ses enthousiasmes lorsque, tout en pliant « Le Réfractaire » pour son expédition artisanale, dans le petit local de la rue Saint-Martin, je lui racontais tel ou tel épisode plus « libertaire » que d'autres, dans tel film qui avait fait ma joie. Ainsi, dans le merveilleux « Dodeskaden », de Kurosawa (ces « Bas-Fonds » japonais), celui du petit artisan réveillé par un voleur qui le croyait absent et lui disant : « Voici quelque argent, mais la prochaine fois, laisse-moi mes outils. Ils sont le seul moyen de gagner ma vie. » Ou, bien sûr, telle réplique d'un film de Bunuel, son cadet seulement de deux ans et mort peu de temps avant elle.

Je veux aussi raconter un fait anecdotique qui marque un autre aspect de sa riche personnalité : son humour. Un soir que nous assistions, dans un entrepôt Sernam, à la représentation d'une pièce d'Armand Gatti, elle arriva en retard car

elle venait, à son habitude, d'une manif, avec son « sac à provisions » plein de « Réfractaires ». Elle avait été embarquée dans un car de police, avec des gens bien plus jeunes qu'elle. Un chef flic, peu subtil, l'aperçoit et lui demande (ne la connaissant pas et la prenant pour une bonne grand-mère tranquille) : « Qu'est-ce que vous faites là, vous ? » Et elle de répondre : « Ah ! ça, je me le demande ! » Et le flic de la relâcher... Très excitée, elle passa presque la soirée à nous raconter l'incident.

Adieu encore, chère May, qui te déclaras sœur de Margot et dont le courage n'eut d'égaux que la bonté et le dévouement. Tu es l'un de nos phares. Merci !

René Gieure

PROVOCATRICE

Ah ! dis donc May c'est de la provoc ! Toi qui pétais le feu finir en cendres ! Toi qui toujours avais le dernier mot te laisser mettre en boîte... Toi qui n'aimais pas peiner Ceux que tu aimais Voilà que tu nous fais pleurer. Eh ! dis donc May toi, l'antimilitariste tu voulais nous faire présenter larmes

Alain Grandremy

Une May bien vivante

La été déjà beaucoup écrit, dit et bien dit, sur ce que fut la personnalité vibrante de notre May Picqueray. Je ne saurais mieux faire. Le choc physique et émotionnel ressenti par moi ces dernières semaines où je la savais en proie à d'atroces souffrances et, enfin, l'annonce de sa mort, m'oppressent trop pour parler d'elle au passé. Je n'ai pas encore admis cette disparition...

Je garde devant les yeux une May bien vivante, arrivant à la maison, un jour chaque semaine, quelques fleurs à la main. Je protestais toujours : « C'est une joie que je m'offre », me disait-elle. Les heures que nous vivions là, elle, ma fille et moi, dans une atmosphère intime de détente absolue, loin de tout et de tous, nous étaient devenues nécessaires. Nous parlions à cœur ouvert et nos entre-

tiens s'ouvraient sur toutes choses personnelles ou générales. Les idées foisonnaient : les arts, la marche du temps, la philosophie, la littérature, les gens, nos projets, nos réalisations... tout était envisagé.

May et moi étions liées d'amitié réelle, qui n'avait rien de factice et d'illusoire ; il y avait, en plus, cette complicité, cette entente tacite, cet accord rare qui nous rapprochaient et solidifiaient toujours plus cette amitié qui avait une autre mesure, sans point commun avec ce terme jeté à tous vents, tant galvaudé qu'il ne signifie plus rien et ne sert qu'à masquer sécheresse et indifférence.

Parfois se joignait à nous notre bon, notre cher Marcel Body, si nourri et informé sur toutes choses. C'était alors un feu roulant d'évocations souvent joyeuses, d'anecdotes et aussi le rappel

d'avatars subis par chacun de nous que notre humour et l'éloignement nous faisaient paraître plus comiques que tragiques. Et l'on riait ensemble de bon cœur, comme on ne sait plus rire aujourd'hui.

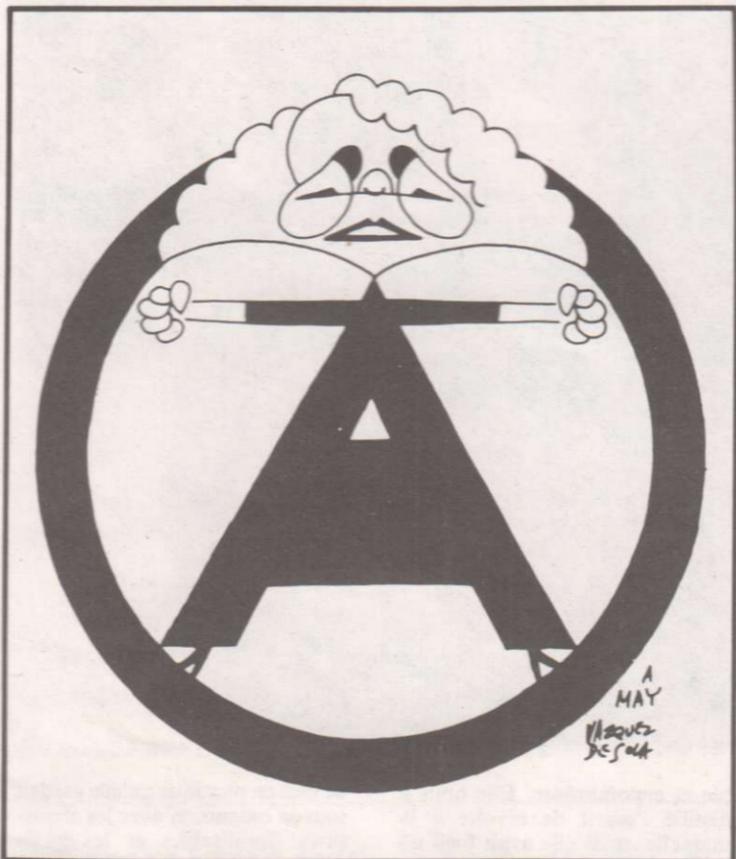
Ces moments uniques, je ne les oublierai jamais. Les souvenirs sont du bois mort pour l'hiver, a dit quelqu'un. Oui. Ils réchauffent et glaçant à la fois. Mais comment ne pas y revenir ?

Je m'associe pleinement aux hommages et aux regrets exprimés par mes camarades dans ce funèbre « Réfractaire », dont May était l'âme, qui sera le dernier numéro d'une riche collection.

May n'est plus. Il faut bien s'en convaincre.

C'est dur. Très dur.

Jeanne Humbert



Souvenons-nous...

MAY Picqueray n'est plus !

Mots cependant bien impropres, s'agissant d'une personnalité qui a marqué son temps, qui a creusé son sillon, un sillon large et ferme. Où, sans lassitude, un grain fut jeté. Pour des moissons - comme toujours - imprévisibles.

May, pour nous, tu es toujours présente, dans notre souvenir, dans les labeurs qui nous furent communs. Mais aussi dans tous ces esprits que ta voix, que ta plume ont remués, enrichis, fécondés.

Aux Amis de Sébastien Faure - disciple fidèle de ce vieux lutteur disparu lui aussi -, dont tu as voulu redresser le flambeau ou conserver la mémoire. Au « Réfractaire », journal issu de ta volonté et de ton effort. Flamme vivante, audacieuse aussi en ces temps de difficultés et dans l'incertitude des jours que nous vivons. Journal d'avant-garde, cri d'espérance dans la nuit épaisse environnante ! Sois remerciée de m'avoir permis d'y œuvrer à tes côtés. Puissent les destins nous permettre d'en poursuivre l'aventure.

Au Columbarium, devant tes cendres, je rappelais et t'appliquais ces mots issus d'un livre qui anima, dans le passé, tant d'héroïsme : « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi. »

Jusqu'au bout tu l'as mené, ce combat. Contre la sottise aveugle, contre la violence sans issue, contre les superstitions filiales de l'ignorance. Contre l'in-

différence plus redoutable encore, car - combat sans fin - dans le jardin des hommes les herbes folles sont éternellement renaissantes.

Certes, ta course apparente est achevée. Mais en nous le souvenir la prolonge. Et dans l'effort repris fidèles à l'élan dont nous sommes les héritiers.

Foi gardée, aussi. Non pas en des chimères indémontrables et passagères, mais la foi en l'homme par qui tout se crée et se renouvelle. En l'homme pleinement réalisé dans la dignité et le respect de sa pensée, dans la justice matérielle accomplie. Foi éternellement vivante. Foi créatrice par excellence.

Adieu, May ? Mots infidèles, car, dans le temps qui nous unit et nous emporte, temps d'hier, temps d'aujourd'hui, temps de demain, nous, « les laboureurs de l'esprit », ne sommes qu'un, solidairement unis. May, au-delà des disparitions apparentes, tu es parmi nous. Exemple conservé. Vivant. Ton œuvre te prolonge. Merci.

Robert Jospin



En 1982, entourée de quelques-uns de ses amis : Jeanne Humbert, Marcel Body, Francis Agry, Maurice Laisant, Serge Udge-Royo. (Photo Bernard Baissat)

...étincelante comme un soleil

LE 3 novembre, à midi, je reçois un appel téléphonique de Francis Agry. C'est pour m'annoncer que May vient de nous quitter. Curieusement, c'est Francis qui est le premier à me le faire savoir. Je dis « curieusement » parce que c'est précisément grâce à Francis que j'avais été amené à rencontrer May. On parle trop souvent de hasard...

Depuis plus de cinq ans, à partir de juin 78, May m'ouvrait, en effet, chaque mois, une page de son « Réfractaire »... Mais plus encore que la militante libertaire pleine de courage, c'est la femme de cœur, pleine de bonté authentique que j'ai toujours vénérée et aimée. Car May a toujours été pour moi, depuis l'instant de notre première rencontre, l'incarnation même de ce que se doit d'être quelqu'un qui met la liberté au-dessus de tout, quelqu'un qui ne brandit pas « ni dieu, ni maître » rien que pour la seule façade.

Et dans notre monde de confusion où les dits et les faits se contredisent de plus en plus sans la moindre vergogne, May représentait indéniablement la fidélité absolue à son idéal et la preuve vivante que l'adéquation parfaite entre la parole et l'action pourrait être réalisée.

Se donnant tout entière dans ses combats comme dans ses passions, elle savait ne jamais s'y abandonner, ne jamais s'y perdre. Comment ne pas aimer une telle femme ? Car elle savait dispenser autour d'elle la vraie tendresse à laquelle seules peuvent accéder les âmes bien trempées, les fortes personnalités, rétives à toute compromission et à toute mesquinerie.

Et je n'ai pas connu beaucoup de personnes montrant par leur façon d'être personnelle une

intégrité aussi lucide et enthousiaste tout à la fois à la vie et aux... circonstances si fluctuantes de cette dernière. Car elle savait d'instinct, May, au plus profond d'elle-même, que la première personne à ne jamais trahir, c'est avant tout soi-même. Quelle grande leçon !

Quel exemple rare et si précieux, tu nous a donné, May !

Oh ! comme je ne voudrais pas que cette interpellation échappée de ma plume, et... nécessairement sans retour, puisse être comprise comme une figure de style apprêtée, une simple tournure de circonstance...

L'écriture du cœur trahit sans doute, parfois, les exigences de la froide raison. Et encore !... Pourquoi parler de trahison ?... Puisque c'est un fait bien évident qu'il y a des êtres qui ne meurent pas tout à fait tant ils continuent à rayonner dans le cœur des autres.

May fait, incontestablement, partie de ceux-là. Et je sais bien que pour moi, avec le souci constant d'être toujours digne de l'affection dont elle nous avait gratifiés et honorés, ma compagne et moi-même, May vivra toujours, étincelante comme un soleil au plus profond de nos cœurs, tant que nous serons de ce monde...

Le Père Chat



Lors d'un rassemblement contre le nucléaire.

« LE REFRACTAIRE »
Responsable
de la publication
May Picqueray

Commission paritaire
n° 55415
Imprimerie
« L'Aisne Nouvelle »
SAINT-QUENTIN

On l'appelait May Elle était belle Elle sentait bon la fleur nouvelle rue Saint-Vincent



Ecrire sur May... sur sa maman.

Difficile. Les sentiments se pressent en foule. Lesquels choisir ?

Tous les lecteurs du « Réfractaire » savent déjà quelle femme admirable, quelle syndicaliste passionnée c'était. Sa vie militante n'a plus, je crois, de secret pour personne. Alors parler de la mère, de ma mère. Et dire d'abord qu'elle était toujours là, quelque part, prête à tout. C'était une certitude.

Elle était quelqu'un sur qui on pouvait compter.

Elle a eu trois enfants. Nous avons tous les trois été conçus dans des circonstances très différentes et de pères différents. Nous avons tous été voulus et elle nous a assumés seule. Nos pères n'ont tenu qu'une place plus ou moins accessoire dans nos vies.

Pendant toute notre enfance, nous ne l'avons jamais vue se laisser démonter par l'adversité. Bien rares ont été ses larmes, et les seules dont je me souviens sont celles que j'ai provoquées. De ses trois enfants, je suis le plus jeune.

Enfant-défi, mise au monde en pleine guerre, d'un père juif. J'ai été la « petite dernière », la plus choyée sans doute, la plus emmerdante peut-être. A douze ans, je

n'étais pas un cadeau. Et je ne leur voyais pas non plus que des charmes. Comme beaucoup d'enfants de cet âge, je l'ai mise cruellement en question. Les conflits furent nombreux. Tous se sont terminés par des embrassades.

Ce qu'elle nous a appris, ce que nous lui devons, le sujet est presque inépuisable : à chanter, dit Sonia ; la générosité, dit Lulu ; à juger selon mes critères propres, dirais-je. En tout cas, à ne pas rester les deux pieds dans le même sabot. Et puis, la solidarité aux amis, la débrouille, la tolérance, l'appétit de vivre, l'amour des bouquins. Et à ne pas avoir peur devant la force de nos sentiments. Elle était étonnante, parfois imprévisible, souvent paradoxale. Mais tous ses sentiments étaient forts.

Elle vivait en famille avec autant d'ardeur qu'avec ses amis et collaborateurs. Elle était loin d'être ascète et se réjouissait à la perspective d'un bon repas, d'un bon film. Même très âgée, sa voix était ferme et elle poussait le « A la » des fêtes de la presse et la chansonnette sans faiblesse. Quelle gaieté, aussi ! Elle était même fichue de se passionner devant un match de foot et d'engueuler l'arbitre par écran interposé !

Sa vie amoureuse, si mouvementée et diverse, était pour elle matière à extrême discrétion. Pourtant, là encore, sa fougue et sa passion s'exprimèrent dans un grand nombre d'écrits, de poèmes, surtout, qu'elle se gardait bien de montrer. Si nombreux qu'aient été ses amis masculins, ils se sont succédé sans jamais nous porter ombrage. Nous ne fûmes jamais laissés pour compte. Toujours, ses enfants furent prioritaires.

May n'avait d'ailleurs pas que trois enfants. Beaucoup de ses jeunes copains la considéraient comme leur mère spirituelle (et plus) ; elle les aimait aussi comme ses gosses. Je me souviens de sa peine lorsque « sa petite Maïté » est morte, de son activité pour faire sortir Helleyette de prison, de la chaleur qu'elle mettait à parler d'Ali, de Montsé, de Claude, de Bernard et tant d'autres. Il lui fallait des jeunes autour d'elle pour les inspirer et s'inspirer elle-même, se rajeunir avec eux et semer sa graine.

La seule chose dont elle nous gratifiait en toute exclusivité était une forme de protectionnisme qui l'aurait poussée à n'importe quelle extrémité. Elle fut parfois injuste vis-à-vis de nos compagnons de vie et souvent angoissée pour nous. May était une mère poule adora-

ble et encombrante. Elle nous a distillé l'esprit de révolte à la mamelle, mais elle avait bien un peu peur de nous voir devenir des révoltés, avec toutes les difficultés que cela comporte, et qu'elle connaissait de près. Elle voulait pour nous une vie calme et tranquille qu'elle n'aurait pas supportée. Sacrée May !

La tête près du bonnet, elle s'emportait vite, parfois injustement, parfois même avec mauvaise foi ; elle avait « ses têtes ». Mais elle ignorait la rancune. Ses défauts nous permettaient de la considérer aussi comme notre enfant et nous la rendait plus chère. Que je la remercie de ne pas avoir été parfaite ! Mes sentiments d'infériorité seraient irrémédiables.

A 80 ans, elle avait décidé de partager d'ores et déjà entre nous son petit « matrimoine ». Sa maison en Aveyron, ses trois sous, ses quelques jolis bijoux, pour avoir le plaisir de voir notre plaisir. Dans son petit H.L.M. du Pré-Saint-Gervais, tapissé de bouquins, de photos d'amis, isolé par des tonnes de journaux et d'archives, elle avait conservé tout ce qui pouvait avoir une signification pour elle - et le reste. Mais sous les centaines

de sacs en plastique qu'elle gardait sous sa baignoire, avec les chausures inutilisables et les gants dépareillés, elle avait planqué une bouteille de champagne qu'elle destinait à ceux qui viendraient un jour vider tout ça. A la tienne, May !

Le mot qui, peut-être, la caractérise le mieux est « fidélité ». Car toute sa vie, elle a été fidèle ; à sa mère, qui l'avait tant battue et qui est morte chez elle ; à ses gosses et toute sa smala de petits-enfants et arrière-petits-enfants ; à ses amis, féminins et masculins, dont chacun avait place dans son cœur (et dans ses mains, car elle a gardé toutes les lettres reçues), à ceux qui, d'amis, étaient devenus adversaires, car si elle n'avait ni haine ni rancune, elle ne connaissait pas non plus l'indifférence ; aux écrivains de sa jeunesse, dont elle chérissait toujours les bouquins, ce qui ne l'empêchait en rien de s'intéresser aux jeunes ; à ses idées anarchistes, surtout, dont elle n'a pas viré d'un iota.

Fidèle moi aussi à toi, ma petite mère.

Marie-May

« Te fais pas arrêter, Pierre... »

C'ÉTAIT la fin de l'année 1975. Ou peut-être au début de l'année 1976, je ne me rappelle plus bien. Il pleuvait. Le ciel était gris. Ça, je m'en souviens bien. J'avais relevé le col de ma petite veste d'été et j'avais froid. Je marchais dans les rues humides de Paris, un peu fatigué, les traits tirés. Cela faisait deux ans que j'étais en « cavale », comme on dit. Deux ans que la police avait lancé à mon encontre un mandat d'arrêt pour insoumission et plusieurs mandats d'amener portant sur le rôle actif que j'avais joué de 1972 à 1974 dans le mouvement antimilitariste lyonnais.

Après deux ans de cavale « itinérante » à travers la France, j'étais monté à Paris. Dans l'espoir de me perdre dans la foule. Dans l'espoir aussi d'y retrouver des frères de lutte. J'en avais rencontré deux ou trois dans la même situation que moi, insoumis et recherchés. On avait discuté pendant des heures devant une tasse de café. On avait parlé de la vie, de la lutte, des difficultés. On avait décidé de fonder ensemble un réseau clandestin d'entraide. Sous l'appellation discrète de Groupe-Solidarité-Information (G.S.I.), nous voulions structurer un réseau destiné à trouver du travail au noir, des appartements non déclarés et des médecins compréhensifs pour les réfractaires.

Pour développer notre action, nous avions besoin d'une adresse. Nous avions besoin qu'un groupe, une organisation ou une personne physique nous serve discrètement - et sans que cela se sache - de boîte aux lettres et nous fasse suivre notre courrier, à nous qui n'étions jamais au même endroit et qui logions pour la plupart dans des hôtels meublés sous des identités d'emprunt. Nous avons alors sonné à de nombreuses portes. Des portes où nous pensions trouver l'amitié et l'entraide et où nous n'avions, en fin de compte, rencontré qu'une cordialité distante. Des paroles de soutien, on nous en donnait à la pelle ! Mais dès qu'il s'agissait d'un engagement concret, il n'y avait plus personne.

Nous étions devenus amers. Agressifs, même. Et, ce soir-là, en me présentant à la porte du 320, rue Saint-Martin, siège du journal « Le Réfractaire », que je connaissais seulement de nom, je n'espérais plus rien.

Derrière son petit bureau surchargé de dossiers, d'enveloppes, de journaux et de revues, May Picqueray était seule. Elle m'écouta. Je fus bref. Je n'avais plus envie de palabrer. J'allais droit au but. Après quelques minutes de silence, au cours desquelles ses petits yeux vifs me dévisageaient, elle me dit seulement : « Repasse demain. Je vais voir ce que je peux faire. » Mais à la façon dont elle serra mes deux mains dans les siennes en me disant au revoir, je compris que je venais de rencontrer une sœur de lutte.

Et une amie.

Le lendemain, je n'eus qu'à placer une étiquette sur une boîte aux lettres qu'elle avait installée dans le couloir de l'immeuble, à côté de celle du « Réfractaire », et en avant l'aventure !

Un an plus tard, je fondais « Avis de recherche », le porte-voix des insoumis clandestins, et May prit en charge, là encore, notre adresse postale.

« Le Réfractaire » et « Avis de recherche » avançaient côte à côte, chacun de leur côté. May a toujours été très indépendante, et moi aussi. On s'entendait bien. On se voyait régulièrement, on parlait peu mais on abordait à chaque fois l'essentiel.

Quand les gendarmes, puis la police judiciaire, débarquèrent, en 1979, au 320, rue Saint-Martin pour identifier et arrêter les rédacteurs clandestins d'« Avis de Recherche », ils se heurtèrent à May. A toutes les questions, elle répondait en souriant : « Non, j'en sais pas. Non, j'en suis au courant de rien. » Les pandores ne s'avouèrent pas vaincus. Plusieurs équipes se relayèrent sur les trottoirs de la rue Saint-Martin pour interpellé celui qui viendrait retirer le courrier d'« Avis de Recherche ». Mais c'était, là encore,

compter sans May Picqueray, qui avait trouvé un ingénieux système pour récupérer notre courrier en même temps que le sien et me le faire suivre.

Nous nous rencontrions aussi souvent et aussi discrètement que la situation nous le permettait. On se voyait un quart d'heure, parfois une demi-heure, au comptoir d'un café tout proche du « Canard Enchaîné ». Nous avalions un petit noir et puis, avant que je reparte, elle me serrait contre elle et me soufflait à l'oreille : « Fais bien attention, Pierre. Te fais pas arrêter. »

Le temps a passé. En 1981, je suis sorti de la clandestinité. En 1982, j'ai édité « Cavales insoumises », mon tout premier livre. Comme il risquait l'interdiction, j'ai préféré prendre les devants et, en mars de la même année, j'ai été le présenter à la presse devant le ministre de la Défense. May était à mes côtés, bien sûr, comme toujours lorsqu'il s'agissait de tirer la langue aux galonnés.

Nous avons continué à travailler ensemble régulièrement. Quand j'avais besoin d'une documentation ancienne pour tel ou tel dossier d'« Avis de Recherche », May me le trouvait toujours au fin fond de ses archives. Chaque mois, je rédigeais un papier pour « Le Réfractaire » et nous passions une soirée à discuter du contenu du numéro avant son bouclage. Chaque mois... Jusqu'en mai dernier, où elle me demanda de m'occuper d'une circulaire annonçant la suspension « momentanée » du « Réfractaire »...

Ce soir, il fait froid et j'ai mal. Je revois tout cela. Je repense à tout cela. Ma gorge se noue. J'ai envie de pleurer. Il ne faut pas. Je ferme les yeux. Je stoppe le film de la vie. Je reviens en arrière. Il fait nuit. J'ouvre la porte empuée d'un petit troquet plein de bruits. May est là, debout près du comptoir. Elle m'attend. Je lui souris. Elle me serre très fort.

« Fais bien attention, Pierre. Te fais pas arrêter. »

Pierre Martial

On l'appelait May Elle était belle Elle sentait bon la fleur nouvelle rue Saint-Vincent



Ecrire sur May... sur sa maman.

Difficile. Les sentiments se pressent en foule. Lesquels choisir ?

Tous les lecteurs du « Réfractaire » savent déjà quelle femme admirable, quelle syndicaliste passionnée c'était. Sa vie militante n'a plus, je crois, de secret pour personne. Alors parler de la mère, de ma mère. Et dire d'abord qu'elle était toujours là, quelque part, prête à tout. C'était une certitude.

Elle était quelqu'un sur qui on pouvait compter.

Elle a eu trois enfants. Nous avons tous les trois été conçus dans des circonstances très différentes et de pères différents. Nous avons tous été voulus et elle nous a assumés seule. Nos pères n'ont tenu qu'une place plus ou moins accessoire dans nos vies.

Pendant toute notre enfance, nous ne l'avons jamais vue se laisser démonter par l'adversité. Bien rares ont été ses larmes, et les seules dont je me souviens sont celles que j'ai provoquées. De ses trois enfants, je suis le plus jeune. Enfant-défi, mise au monde en pleine guerre, d'un père juif. J'ai été la « petite dernière », la plus choyée sans doute, la plus emmerdante peut-être. A douze ans, je

n'étais pas un cadeau. Et je ne leur voyais pas non plus que des charmes. Comme beaucoup d'enfants de cet âge, je l'ai mise cruellement en question. Les conflits furent nombreux. Tous se sont terminés par des embrassades.

Ce qu'elle nous a appris, ce que nous lui devons, le sujet est presque inépuisable : à chanter, dit Sonia ; la générosité, dit Lulu ; à juger selon mes critères propres, dirais-je. En tout cas, à ne pas rester les deux pieds dans le même sabot. Et puis, la solidarité aux amis, la débrouille, la tolérance, l'appétit de vivre, l'amour des bouquins. Et à ne pas avoir peur devant la force de nos sentiments. Elle était étonnante, parfois imprévisible, souvent paradoxale. Mais tous ses sentiments étaient forts.

Elle vivait en famille avec autant d'ardeur qu'avec ses amis et collaborateurs. Elle était loin d'être ascète et se réjouissait à la perspective d'un bon repas, d'un bon film. Même très âgée, sa voix était ferme et elle poussait le « A la » des fêtes de la presse et la chansonnette sans faiblesse. Quelle gaieté, aussi ! Elle était même fichue de se passionner devant un match de foot et d'engueuler l'arbitre par écran interposé !

Sa vie amoureuse, si mouvementée et diverse, était pour elle matière à extrême discrétion. Pourtant, là encore, sa fougue et sa passion s'exprimèrent dans un grand nombre d'écrits, de poèmes, surtout, qu'elle se gardait bien de montrer. Si nombreux qu'aient été ses amis masculins, ils se sont succédé sans jamais nous porter ombrage. Nous ne fûmes jamais laissés pour compte. Toujours, ses enfants furent prioritaires.

May n'avait d'ailleurs pas que trois enfants. Beaucoup de ses jeunes copains la considéraient comme leur mère spirituelle (et plus) ; elle les aimait aussi comme ses gosses. Je me souviens de sa peine lorsque « sa petite Maité » est morte, de son activité pour faire sortir Helleyette de prison, de la chaleur qu'elle mettait à parler d'Ali, de Montsé, de Claude, de Bernard et tant d'autres. Il lui fallait des jeunes autour d'elle pour les inspirer et s'inspirer elle-même, se rajeunir avec eux et semer sa graine.

La seule chose dont elle nous gratifiait en toute exclusivité était une forme de protectionnisme qui l'aurait poussée à n'importe quelle extrémité. Elle fut parfois injuste vis-à-vis de nos compagnons de vie et souvent angoissée pour nous. May était une mère poule adora-

ble et encombrante. Elle nous a distillé l'esprit de révolte à la mamelle, mais elle avait bien un peu peur de nous voir devenir des révoltés, avec toutes les difficultés que cela comporte, et qu'elle connaissait de près. Elle voulait pour nous une vie calme et tranquille qu'elle n'aurait pas supportée. Sacrée May !

La tête près du bonnet, elle s'emportait vite, parfois injustement, parfois même avec mauvaise foi ; elle avait « ses têtes ». Mais elle ignorait la rancune. Ses défauts nous permettaient de la considérer aussi comme notre enfant et nous la rendait plus chère. Que je la remercie de ne pas avoir été parfaite ! Mes sentiments d'infériorité seraient irrémédiables.

A 80 ans, elle avait décidé de partager d'ores et déjà entre nous son petit « matrimoine ». Sa maison en Aveyron, ses trois sous, ses quelques jolis bijoux, pour avoir le plaisir de voir notre plaisir. Dans son petit H.L.M. du Pré-Saint-Gervais, tapissé de bouquins, de photos d'amis, isolé par des tonnes de journaux et d'archives, elle avait conservé tout ce qui pouvait avoir une signification pour elle - et le reste. Car elle ne jetait rien. Mais sous les centaines

de sacs en plastique qu'elle gardait sous sa baignoire, avec les chaussures inutilisables et les gants dépareillés, elle avait planqué une bouteille de champagne qu'elle destinait à ceux qui viendraient un jour vider tout ça. A la tienne, May !

Le mot qui, peut-être, la caractérise le mieux est « fidélité ». Car toute sa vie, elle a été fidèle ; à sa mère, qui l'avait tant battue et qui est morte chez elle ; à ses gosses et toute sa smala de petits-enfants et arrière-petits-enfants ; à ses amis, féminins et masculins, dont chacun avait place dans son cœur (et dans ses mains, car elle a gardé toutes les lettres reçues), à ceux qui, d'amis, étaient devenus adversaires, car si elle n'avait ni haine ni rancune, elle ne connaissait pas non plus l'indifférence ; aux écrivains de sa jeunesse, dont elle chérissait toujours les bouquins, ce qui ne l'empêchait en rien de s'intéresser aux jeunes ; à ses idées anarchistes, surtout, dont elle n'a pas viré d'un iota.

Fidèle moi aussi à toi, ma petite mère.

Marie-May

« Te fais pas arrêter, Pierre... »

C'ÉTAIT la fin de l'année 1975. Ou peut-être au début de l'année 1976, je ne me rappelle plus bien. Il pleuvait. Le ciel était gris. Ça, je m'en souviens bien. J'avais relevé le col de ma petite veste d'été et j'avais froid. Je marchais dans les rues humides de Paris, un peu fatigué, les traits tirés. Cela faisait deux ans que j'étais en « cavale », comme on dit. Deux ans que la police avait lancé à mon encontre un mandat d'arrêt pour insoumission et plusieurs mandats d'amener portant sur le rôle actif que j'avais joué de 1972 à 1974 dans le mouvement antimilitariste lyonnais.

Après deux ans de cavale « itinérante » à travers la France, j'étais monté à Paris. Dans l'espoir de me perdre dans la foule. Dans l'espoir aussi d'y retrouver des frères de lutte. J'en avais rencontré deux ou trois dans la même situation que moi, insoumis et recherchés. On avait discuté pendant des heures devant une tasse de café. On avait parlé de la vie, de la lutte, des difficultés. On avait décidé de fonder ensemble un réseau clandestin d'entraide. Sous l'appellation discrète de Groupe-Solidarité-Information (G.S.I.), nous voulions structurer un réseau destiné à trouver du travail au noir, des appartements non déclarés et des médecins compréhensifs pour les réfractaires.

Pour développer notre action, nous avions besoin d'une adresse. Nous avions besoin qu'un groupe, une organisation ou une personne physique nous serve discrètement - et sans que cela se sache - de boîte aux lettres et nous fasse suivre notre courrier, à nous qui n'étions jamais au même endroit et qui logions pour la plupart dans des hôtels meublés sous des identités d'emprunt. Nous avons alors sonné à de nombreuses portes. Des portes où nous pensions trouver l'amitié et l'entraide et où nous n'avions, en fin de compte, rencontré qu'une cordialité distante. Des paroles de soutien, on nous en donnait à la pelle ! Mais dès qu'il s'agissait d'un engagement concret, il n'y avait plus personne.

Nous étions devenus amers. Agressifs, même. Et, ce soir-là, en me présentant à la porte du 320, rue Saint-Martin, siège du journal « Le Réfractaire », que je connaissais seulement que de nom, je n'espérais plus rien.

Derrière son petit bureau surchargé de dossiers, d'enveloppes, de journaux et de revues, May Picqueray était seule. Elle m'écouta. Je fus bref. Je n'avais plus envie de palabrer. J'allais droit au but. Après quelques minutes de silence, au cours desquelles ses petits yeux vifs me dévisageaient, elle me dit seulement : « Repasse demain. Je vais voir ce que je peux faire. » Mais à la façon dont elle serra mes deux mains dans les siennes en me disant au revoir, je compris que je venais de rencontrer une sœur de lutte.

Et une amie.

Le lendemain, je n'eus qu'à placer une étiquette sur une boîte aux lettres qu'elle avait installée dans le couloir de l'immeuble, à côté de celle du « Réfractaire », et en avant l'aventure !

Un an plus tard, je fondais « Avis de recherche », le porte-voix des insoumis clandestins, et May prit en charge, là encore, notre adresse postale.

« Le Réfractaire » et « Avis de recherche » avançaient côte à côte, chacun de leur côté. May a toujours été très indépendante, et moi aussi. On s'entendait bien. On se voyait régulièrement, on parlait peu mais on abordait à chaque fois l'essentiel.

Quand les gendarmes, puis la police judiciaire, débarquèrent, en 1979, au 320, rue Saint-Martin pour identifier et arrêter les rédacteurs clandestins d'« Avis de Recherche », ils se heurtèrent à May. A toutes les questions, elle répondait en souriant : « Non, j'en sais pas. Non, j'en suis au courant de rien. » Les pandores ne s'avouèrent pas vaincus. Plusieurs équipes se relayèrent sur les trottoirs de la rue Saint-Martin pour interpellé celui qui viendrait retirer le courrier d'« Avis de Recherche ». Mais c'était, là encore,

compter sans May Picqueray, qui avait trouvé un ingénieux système pour récupérer notre courrier en même temps que le sien et me le faire suivre.

Nous nous rencontrions aussi souvent et aussi discrètement que la situation nous le permettait. On se voyait un quart d'heure, parfois une demi-heure, au comptoir d'un café tout proche du « Canard Enchaîné ». Nous avalions un petit noir et puis, avant que je reparte, elle me serrait contre elle et me soufflait à l'oreille : « Fais bien attention, Pierre. Te fais pas arrêter. »

Le temps a passé. En 1981, je suis sorti de la clandestinité. En 1982, j'ai édité « Cavales insoumises », mon tout premier livre. Comme il risquait l'interdiction, j'ai préféré prendre les devants et, en mars de la même année, j'ai été le présenter à la presse devant le ministre de la Défense. May était à mes côtés, bien sûr, comme toujours lorsqu'il s'agissait de tirer la langue aux galonnés.

Nous avons continué à travailler ensemble régulièrement. Quand j'avais besoin d'une documentation ancienne pour tel ou tel dossier d'« Avis de Recherche », May me le trouvait toujours au fin fond de ses archives. Chaque mois, je rédigeais un papier pour « Le Réfractaire » et nous passions une soirée à discuter du contenu du numéro avant son bouclage. Chaque mois... Jusqu'en mai dernier, où elle me demanda de m'occuper d'une circulaire annonçant la suspension « momentanée » du « Réfractaire »...

Ce soir, il fait froid et j'ai mal. Je revois tout cela. Je repense à tout cela. Ma gorge se noue. J'ai envie de pleurer. Il ne faut pas. Je ferme les yeux. Je stoppe le film de la vie. Je reviens en arrière. Il fait nuit. J'ouvre la porte empuée d'un petit troquet plein de bruits. May est là, debout près du comptoir. Elle m'attend. Je lui souris. Elle me serre très fort.

« Fais bien attention, Pierre. Te fais pas arrêter. »

Pierre Martial

Les combats du « Réfractaire »

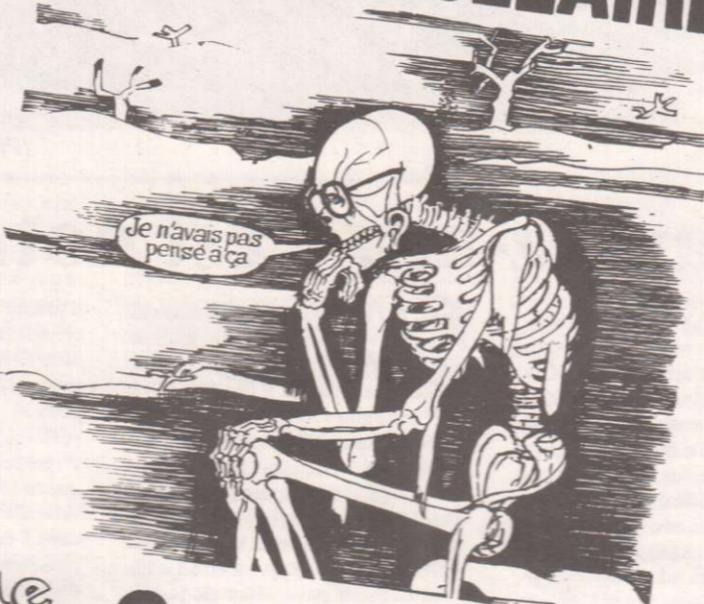
1^e réfractaire
 ORGANE LIBERTAIRE POUR LA DEFENSE DE LA PAIX ET DES LIBERTES INDIVIDUELLES
 LES « AMIS DE LOUIS LECON »
 JUIN-JUILLET 1981 - N° 65 - 3 F

AMNISTIE



1^e réfractaire
 ORGANE LIBERTAIRE POUR LA DEFENSE DE LA PAIX ET DES LIBERTES INDIVIDUELLES
 LES « AMIS DE LOUIS LECON »
 N° 30 - MENSUEL - JUIN-JUILLET - 2,50 F

SUS AU NUCLEAIRE!



1^e réfractaire
 ORGANE LIBERTAIRE POUR LA DEFENSE DE LA PAIX ET DES LIBERTES INDIVIDUELLES
 LES « AMIS DE LOUIS LECON »
 N° 28 - MENSUEL - JANVIER 1977 - 2,50 F

OUVREZ LES PRISONS!



1^e réfractaire
 ORGANE LIBERTAIRE POUR LA DEFENSE DE LA PAIX ET DES LIBERTES INDIVIDUELLES
 LES « AMIS DE LOUIS LECON »
 JUIN - JUILLET - AOUT 1979 - N° 49 - 2,50 F

TRAVAILLEUR IMMIGRE MON FRERE



1^e réfractaire
 ORGANE LIBERTAIRE POUR LA DEFENSE DE LA PAIX ET DES LIBERTES INDIVIDUELLES
 LES « AMIS DE LOUIS LECON »
 JUIN-JUILLET 1980 - N° 57 - 3 F

PLOGOFF LA REVOLTE



1^e réfractaire
 ORGANE LIBERTAIRE POUR LA DEFENSE DE LA PAIX ET DES LIBERTES INDIVIDUELLES
 LES « AMIS DE LOUIS LECON »
 N° 80 - JANVIER - FEVRIER 1983 - 4 F

NOTRE PACIFISME



1^e réfractaire
 ORGANE LIBERTAIRE POUR LA DEFENSE DE LA PAIX ET DES LIBERTES INDIVIDUELLES
 LES « AMIS DE LOUIS LECON »
 Mensuel - JUIN 1978 - 2,50 F
 N° 21

Démence!



1^e réfractaire
 ORGANE LIBERTAIRE POUR LA DEFENSE DE LA PAIX ET DES LIBERTES INDIVIDUELLES
 LES « AMIS DE LOUIS LECON »

ES récentes propositions d'Antropov pour restreindre le nombre de fusées nucléaires en Europe, et conclure entre les deux blocs, l'un de l'Atlantique, l'autre de Varsovie, un pacte de non-agression, sont elles autre chose que des « parties communisantes » européennes, ne causant à grande échelle, que l'empêchement de l'agression soviétique, que l'honneur de la patrie partout dans le monde, avenir nous apportera la paix ne pas demeurer esclaves de la guerre.

1^e réfractaire
 ORGANE LIBERTAIRE POUR LA DEFENSE DE LA PAIX ET DES LIBERTES INDIVIDUELLES
 LES « AMIS DE LOUIS LECON »
 N° 59 - OCTOBRE 1980 - 3 F

BRAVO LES OUVRIERS POLONAIS!



1^e réfractaire
 ORGANE LIBERTAIRE POUR LA DEFENSE DE LA PAIX ET DES LIBERTES INDIVIDUELLES
 LES « AMIS DE LOUIS LECON »
 N° 74 - Juin-Juillet 1982 - 4 F

EXTERMINATION



« Le Réfractaire » se bat :
 contre la militarisation, pour le désarmement et la paix,
 pour la libre opinion « objection » - « insoumission »
 pour la défense des libertés.